

Jeune Juliette

Ce soir je serai la plus belle

Élie Castiel

Number 319, June 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91580ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2019). Review of [Jeune Juliette : ce soir je serai la plus belle]. *Séquences : la revue de cinéma*, (319), 15–15.

Jeune Juliette

Ce soir je serai la plus belle

ÉLIE CASTIEL

POURQUOI UN TITRE d'article, pour certains, aussi ringard? Pour simplement prouver que tout est possible, même chez les cinéastes auteurs. Trois films, *Nuits #1*, *Les êtres chers* et *Nelly* situent Anne Émond dans le rang des auteurs québécois sur qui on peut compter, constat déjà confirmé dans sa fameuse *Nuit*. Nouvel essai intimiste que *Jeune Juliette*, titre d'autant plus personnel qu'il place le genre biographique dans de nouvelles sphères narratives, entre le récit traditionnel et le goût pour l'imaginaire.

Oui, la vie intime de la jeune Juliette à un âge particulier, l'adolescence. Elle, aux formes rondes (et ce n'est guère un défaut), d'une beauté radieuse, sensible, accueillante, attendrissante, une jeune fille respectueuse d'autrui et... amoureuse du *sexy Dude* de l'école qui, lui, on l'apprendra, ne s'intéresse pas amoureusement à elle.

D'où un récit (faussement) emprunté à tous ces films américains d'adolescentes éprises du plus beau mec de l'école, et lui conscient ou pas que toutes (et parfois certains tous – mais il ne faut pas le dire) le désirent et physiquement et affectivement. Mais Émond, de ces films *made in USA*, n'intègre que les meilleurs éléments et ose déconstruire le statu quo du cinéma québécois – même si d'autres comme Chloé Robichaud l'ont fait – en présentant, ici, un personnage lesbien remarquablement campé par une Léane Désilet excellente, une véritable révélation qu'on voudrait souhaiter voir également dans des productions internationales; en plein sentiment amoureux occulté, quoique faisant fi du qu'on-dira-t'on étudiantin pour donner libre cours à un esprit libre et à une âme en peine époustouflante. Tout pour une camarade (Juliette) qui ne semble pas bien comprendre ce qui se passe autour d'elle, tant son cœur chavire pour le plus beau gars de l'école.

Et pour oublier, Juliette obtient un travail bien rémunéré pour s'occuper d'un enfant asiatique, probablement adopté, qui semble plus adulte que tous les autres élèves de l'école (magnifique Gabriel Beaudet). Pour Anne Émond, une mise en scène grand public visant d'une part à divertir en sommant le spectateur de réfléchir sur cet obscur objet du regard que constitue le cinéma, d'où des plans rapprochés qui

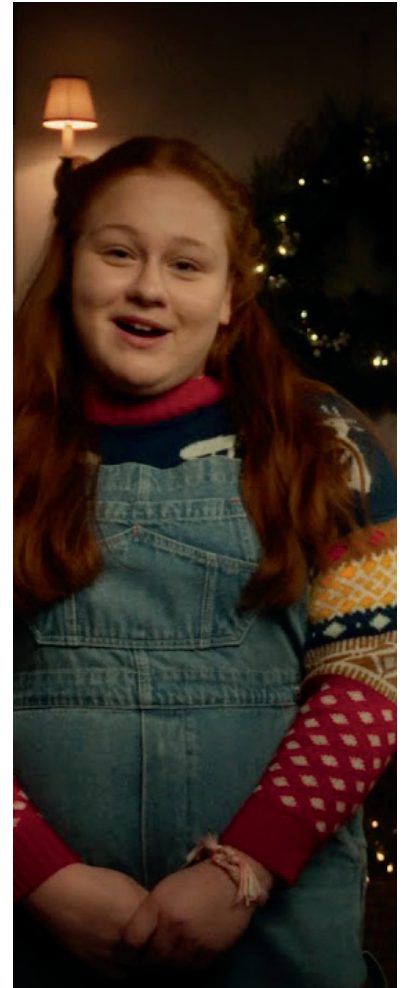
ne cessent d'interroger l'œil du spectateur et des plans d'ensemble d'une approche lumineuse.

Tout tourne autour de Juliette, de son univers particulier, celui de la vie de tous les jours et de l'inventé, plutôt de l'imaginé. Effectivement, imaginer des lettres d'amour, des récits romantiques, des paroles qui touchent le cœur et caressent nos cordes les plus sensibles. Et quand la réalité frappe, on essaie de faire fi de tout cela, réalisant que ce n'est qu'un film après tout.

Anne Émond filme librement, amoureusement, comme si le plan correspondait à une relation particulière entre elle, la caméra et les sujets filmés, non seulement les êtres, mais les lieux et objets. En la comparant, par exemple, à un Philippe Lesage au féminin, on risquerait de pécher par vanité chauviniste. Non, Émond possède toute la sensibilité féminine, une originalité à fleur de peau et, plus que tout, une envie insatiable de faire du cinéma.

Cette fois-ci, l'énergie du film repose sur cette volonté de donner aux personnages, quels qu'ils soient, principaux et secondaires, quelque chose qui a à voir avec l'acte de filmer, un je-ne-sais-quoi qui consiste à se retrouver devant la caméra comme si celle-ci était le pendant visuel d'un livre en mouvement. Tourner chaque page, comme aller d'un plan à l'autre; cette caractéristique, dans un film, nécessite un rythme que la cinéaste manipule allègrement, mélangeant l'imprudence des séquences rapides et la contemplation de celles qui méritent notre respect.

Il ne faut pas oublier de souligner la présence de Robin Aubert, jamais avec autant de charisme et de retenue. Mais il y a surtout Alexane Jamieson (Juliette), dans tous ses états, passant d'un registre à l'autre avec une facilité hallucinante. On l'a vu, entre autres, dans *Les rois mongols* (2017) de Luc Picard. Rôle principal dans *Jeune Juliette*, où elle a la possibilité de peaufiner au mieux son registre. Elle est drôle, émouvante et à la fin (d'une audace frontale pour le cinéma québécois), impériale, souveraine, clamant tout haut que ce soir-là, elle sera la plus belle pour des raisons inhabituelles. Pari gagné pour Anne Émond qui prouve ici que le cinéma québécois peut être grand public, intelligent et porter indéniablement une signature. ▲



Juliette, filmée amoureusement

Origine : Québec [Canada]

Année : 2019

Durée : 1 h 33

Réalisation : Anne Émond

Scénario : Anne Émond

Images : Olivier Gossot

Montage : Alexandre Leblanc

Musique : Vincent Roberge

Son : Luc Boudrias, Stephen de Oliveira, Nathalie Fleurant, Marc Vallières

Décor : François Bernier, Olivier Gamache
Lalonde

Direction artistique : Sylvain Lemaître

Costumes : Caroline Bodson

Interprètes : Alexane Jamieson (Juliette), Léane Désilet (Léane), Antoine Desrochers (Liam), Christophe Levac (Pierre-Luc), Robin Aubert (père de Juliette), Tatiana Zinga Botao (amoureuse du père de Juliette), Gabriel Beaudet (jeune élève asiatique)

Producteur(s) : Sylvain Corbeil

Distributeur : Maison 4:3